

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Robe de grand dîner. — Matinée en flanelle. — Costume en batiste. — Toilette de matin. — Dentelle en guipure Richelieu. — Quart d'un mouchoir au plumetis. — Deux grandes étoiles en laçot et crochet. — Deux petites étoiles. — Toilette de réception ou de dîner. — Costume de promenade ou de voyage. — Deux toilettes de campagne. — Rébus.

SUPPLÉMENTS : Plancher de modes coloriées. — Plancher de patrons.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Robe de grand dîner ou de réception du soir, en faille bleu très-pâle et couleur chair; le devant de la robe est en faille couleur chair, orné de six plissés bleu pâle fixés deux fois et espacés. Le tablier, en faille bleue, est orné du même plissé et voile le côté droit, laissant voir le plissé du côté gauche. Une guirlande de fleurs de pommier suit le volant du tablier et retombe sur la jupe par côté. La partie de la jupe qui forme le pouf et la traîne est en faille bleue. Dans le bas est un large volant dentelé en biais, et dont la tête est lisérée de soie couleur chair; ce volant dentelé repose lui-même sur un petit volant froncé. Le corsage en faille bleue, à basques boutonnant jusqu'au bas, est largement ouvert en cœur; un revers carré, liséré de faille couleur chair, garnit l'encolure, d'où s'échappe à l'intérieur une fraise de blonde blanche ou de tulle illusion. Manches bleues garnies de plissés de faille couleur chair, retenues par un biais bleu. Bouquet de fleurs de pommier au corsage ou œusé de ruban. — Modèle de M. Kingsbury, 7, rue Scribe.

2. Matinée en flanelle rose brodée de

soie blanche. — Cette matinée se compose d'un petit paletot entouré d'une broderie en soie blanche représentant une marguerite. Filet en flanelle rose, également brodé; jupon uni en flanelle rose avec revers redingote brodés de marguerites de soie blanche. Boutons de passementerie de soie blanche posés sur le milieu du jupon et le boutonnant dans toute sa hauteur. Une fausse malines ou une valenciennes encadre le feston point de rose qui suit la broderie. — Voir sur notre supplément les patrons du paletot et du gilet en grandeur naturelle, et les patrons du jupon au dixième de la grandeur.

3. Costume en batiste écrue, sans autre garniture que des biais en même étoffe. Le jupon est orné par devant de bouillonnées qui remontent en suivant la courbe du tablier, et qui sont séparés par deux petits biais, et par derrière de six petits volants froncés; le dernier à tête, puis de trois autres petits volants posés un peu plus haut, le dernier à tête également. La tunique, tout unie, est encadrée de deux petits biais; elle est taillée à pointes par derrière et disposée en pouf. Les deux pointes, entourées de biais, retombent sur la première jupe en forme d'ailes. Corsage à basques rondes fermées devant; manches à coude ornées de cinq biais, remontant en revers pointu jusqu'au coude. L'encolure en cœur est garnie de biais et d'une ruche intérieure en batiste festonnée.

4. Robe simple pour toilette de matin ou de campagne, en étoffe de fantaisie rayée ton sur ton. Le jupon est fait de la même étoffe unie; il est garni dans le bas d'un gros plissé à deux têtes en étoffe rayée; au-dessus est posé un petit plissé en étoffe unie; tunique ronde s'ouvrant par le bas à une hauteur de 25 à



1. ROBE DE GRAND DINER. — MODÈLE DE M. KINGSBURY. — DESSIN DE G. JANET.

30 centimètres, et se boutonnant ensuite par des boutons de nacre ou d'acier. Corsage à basques rondes et à col renversé; manches à coudes ornées d'un revers plat qui surmonte un plissé en biais. Une échelle de nœuds de faille, de la même teinte que le jupon, garnit le devant de la jupe; le troisième semble former les basques du corsage par devant, et le quatrième est placé à la pointe de l'encolure en forme de V. Ruche Margot en mousseline très-claire, festonnée en rouge ou en bleu; sous-manches semblables à la fraise.

5. Dentelle en guipure Richelieu. — Cette dentelle se brode sur toile au tissu très-peu serré, tout aussi bien sur étoffe blanche que sur écarue; j'ajouterai même qu'elle peut se faire sur taffetas ou faille, avec soie floche de couleur pour encadrement.

Lorsque les maïs sont entourés d'un feston un peu bourré, il faut faire les barrettes vénitienues, en observant bien le conseil que j'ai déjà donné mainte et mainte fois, celui de lancer ses fils par-dessus l'étoffe, sans la prendre; de festonner avec la même précaution, et de ne découper l'étoffe en dessous que lorsque les barrettes sont toutes terminées; cela assure la solidité du travail.

On peut convertir cette dentelle en entre-deux, en encadrant de chaque côté avec la lisière droite et supprimant la dent de feston.

6. Mouchoir au plumetis. — Le mouchoir est fort riche, et la broderie, tout au plumetis et feston point de rose, produit un très-bel effet, entremêlé qu'elle est de rouses, de barrettes et de jours variés.

On peut remplacer les barrettes dans la grande arcade du coin par un entre-deux de guipure ou de valenciennes au réseau très-clair.

Quant aux rouses qui se trouvent dans les dents festonnées des grandes arcades, elles doivent prendre leur point de départ sur une rangée de petites épinglees ou point de feston lâche, qui se fait à l'intérieur de ces dents; le fil employé pour ces jours doit être excessivement fin, et être du vrai fil cœur de lin, spécial pour la dentelle.

7-8. Deux étoiles en lacet et crochet. — Il faut d'abord se procurer du lacet de la largeur exacte donnée par le dessin; le disposer en un carré parfait de grandeur pareille au modèle; que les angles soient exactement arrêtés et cousus avant de remplir l'intérieur par la galerie d'abord ou brides al-



plissé. Le pouf est pris dans la longueur. Le devant de la robe est entièrement bouillonné, et chaque bouillonné est marqué par une double corde de jais. Une écharpe, composée de trois biais de faille, coupe le tablier en biais et va se perdre dans la corde de jais qui termine le dernier bouillonné; cette écharpe est ornée tout le long d'une frange de soie, sur laquelle une frange de jais forme des arceaux enlacés. Le corsage est plat; à petite pointe derrière et petites basques par devant. Trois rangs de double corde de jais le garnissent par devant en cuir et se prolongent graduellement jusqu'à la taille. Même frange qu'à l'écharpe en biais, posée autour de la basque par devant. Manches à coudes avec haut plissé formant revers et fixé trois fois par des cordes de jais. Col à fraise Médicis en faille, doublé de bleu ou de rose. Ruche intérieure en malines ou en crêpe lisse. — Modèle de M. Kingsbury.

12. Costume simple de promenade ou de voyage, en mohair gris. Le jupon est orné d'un haut volant plissé à plis plats. La tête se replie en sens inverse du plissé. Tunique ronde, ornée d'un effilé composé de brins de soie et de petits rubans gaufrés, et que surmonte un galon de soie formant passementerie à jour. Corsage croisé à basques rondes et à revers formant col de gilet. Manches à coudes, avec revers ornés de deux rangs de galon; le même galon et un effilé garnissent également les basques du corsage. Chapeau de paille noire avec écharpe en foulard surah écossais noir et blanc. Aile feu posée derrière, au milieu du nœud que forme le foulard.

13. Toilette en faille de deux tons. — Le jupon est en faille vert réséda; il est orné, par devant, d'un haut volant en biais qui termine un petit volant surmonté d'un petit bouillonné à tête. Au-dessus du volant se trouve un haut bouillonné avec tête en haut et en bas et formant deux bouillonnés séparés par deux fronces. La tunique est en faille d'un vert plus foncé, mais dans la même teinte. Elle retombe très bas sur le jupon, se drape en tablier par devant et en pouf par derrière. Un nœud des deux failles retient les plis du relevé; sur le côté gauche, autour du tablier et au bord des pans du nœud, est posé un effilé à glands vert foncé et vert clair. Corsage pris dans le ton foncé et à gilet pris dans la teinte claire. La basque forme derrière un postillon coquillé. Autour de l'encolure et descendant droit par devant, se trouve un coquillé à deux faces dont les plis montent les



3. COSTUME EN BATISTE.

2. MATINÉE EN FLANELLE.

ternées, et par l'étoile du milieu.

Une galerie se fait aussi extérieurement sur le lacet, et c'est sur elle que prennent pied les demi-brides, brides simples, doubles et triples, sur lesquelles s'appuient ensuite les points du cercle qui entourent le carré au-dessus duquel se trouve la dentelle.

La petite étoile de ralliement est des plus simples; elle se compose d'un carré de lacet festonné et encadré d'une petite dentelle légère.

9-10. Etoile en lacet Renaissance et crochet. — Achetez du lacet Renaissance de la largeur semblable au dessin; décalquez celui-ci sur papier pelure, et, après avoir bâti ce papier sur toile cirée, cousez le lacet en arcade, suivant le modèle; les pieds doivent être bien soigneusement repliés vers le centre, à distance voulue pour permettre de faire au milieu le carré en feston qui les réunit au centre et les consolide. L'intérieur des dents se fait au crochet, ainsi que l'extérieur; les points sont tellement bien indiqués, qu'il est inutile d'entrer dans des explications minutieuses pour qu'on arrive à l'exécution parfaite.

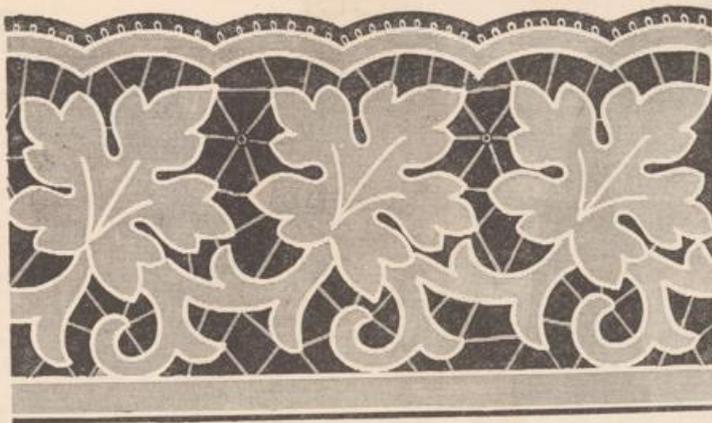
11. Toilette de réception et de dîner en faille noire. La jupe, à traîne, ornée par derrière d'un haut volant monté à deux fronces et à tête se terminant par un petit



4. TOILETTE DE MATIN OU DE CAMPAGNE.

deux tons du costume. Manche coupée en faille foncée avec revers remontant et descendant en faille claire partagée par une torsade et un nœud des deux tons. Chapeau à fond mou en faille vert foncé, orné d'une torsade en faille vert clair, de roses et de plumes vertes des deux tons. Ce costume et le suivant sont des modèles appartenant au grand magasin de la Paix, rue du Quatre-Septembre. Nous recommandons cette maison à nos abonnées; elles trouveront dans ces vastes magasins un grand choix de toilettes très-élégantes et aux prix les plus abordables.

44. Toilette de campagne en toile Oxford. — Jupón à trois biais froncés deux fois et espacés; tunique ronde ne formant qu'un tablier, et un poul se terminant par un nœud à pans carrés autour du tablier, et au bas des pans un petit volant froncé deux fois. Corsage à basques pointues devant, fuyant sur les hanches pour descendre assez bas à la couture des petits côtés et coupées carrément par derrière. Autour de la basque

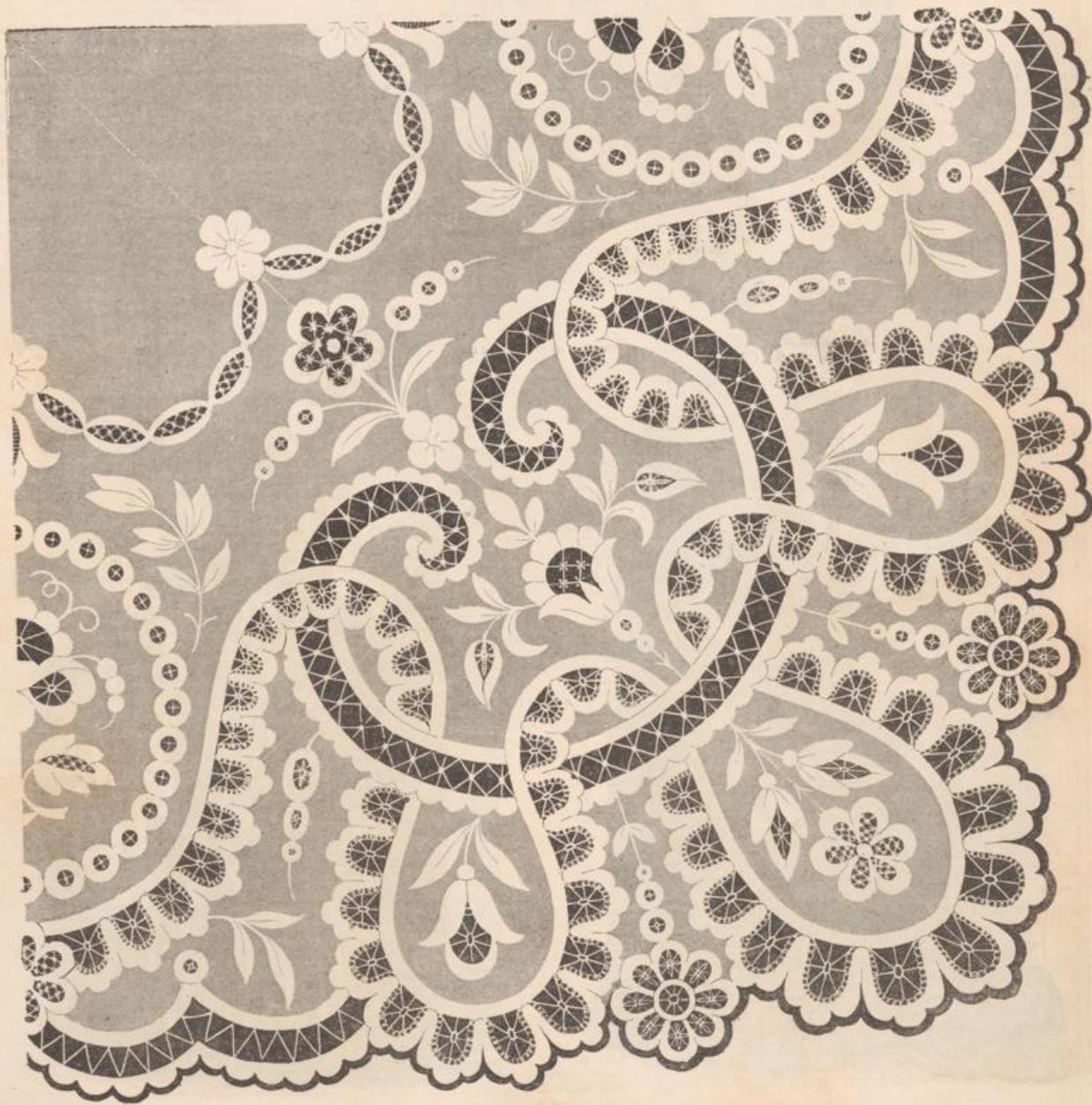


5. DENTELLE EN GUIPURE RICHELIEU.

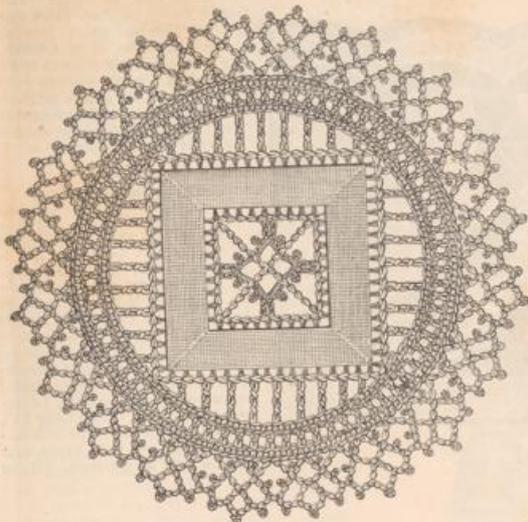
un simple biais de même étoffe; autour du cou un plissé pareil également. Manches plates jusqu'au-dessous du coude, et se terminant par deux volants, le second à tête et plissé deux fois. Ce costume coûte 49 fr. tout fait aux grands magasins de la Paix, rues du Quatre-Septembre, Choiseul et Montigny, entre la Bourse et le nouvel Opéra.

PLANCHE COLORIÉE

Robe de faille grise avec ornements de faille cerise. Le tablier de la jupe est encadré de trois biais lésés de faille cerise. Ces biais sont posés à plat dans le bas et forment un tuyauté sur les côtés, dans les plis creux duquel on aperçoit la doublure de faille cerise. Par derrière, le jupon est orné de trois volants surmontés d'un biais plat, au-dessus duquel se trouve une tête tuyautée. Le corsage est une sorte d'habit Louis XV; formant par devant comme trois habits étagés; ces trois habits sont simulés par la garniture, qui se

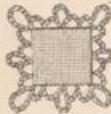


6. QUART D'UN MOUCHOIR A BRODER AU PLUNETIS.

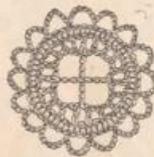


7. GRANDE ÉTOILE, LACET ET CROCHET.

compose, pour le devant, de biais de faille et d'effilés, et, pour le dos, de trois tuyautés doublés de cerise. Une grande écharpe cerise s'échappe des plis de ce tuyauté et retombe sur la jupe. Gilet cerise sur lequel s'ouvre le corsage, orné d'une fraise grise doublée de faille cerise. Manches plates ornées d'un tuyauté doublé de cerise, qui remonte jusqu'au coude et d'un plissé gris retombant sur la main. Chapeau de paille noire à grands bords, orné de plumes cerise; ou bien chapeau rond, en paille grise, avec torsade de velours gris et une aile cerise.

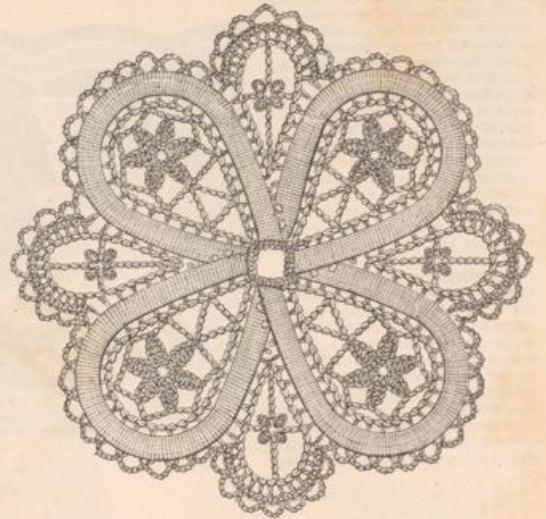


8. PETITE ÉTOILE, LACET ET CROCHET.



9. PETITE ÉTOILE LACET RENAISSANCE ET CROCHET.

Toilette de jeune fille pour une soirée d'été. Robe d'organdi blanc à jupe unie, c'est-à-dire sans tunique, n'ayant pour toute garniture qu'un haut volant dans le bas duquel passe un ruban de taffetas et qui est surmonté de trois bouillonnés. Le pouf est pris dans la longueur. L'armoire en fleurs, dont l'inventeur est M^{me} H. Schweich, semble retenir les plis de ce pouf; elle est attachée par un ruban bleu, semblable à celui qui forme la ceinture. Corsage demi-décolleté à taille ronde, ayant pour berthe une guirlande de roses semblables à celles de l'armoire. Pouf de roses avec traine placée très-haut sur la tête. Cette toilette, aussi simple qu'élé-



9. GRANDE ÉTOILE, LACET RENAISSANCE ET CROCHET.

gante, emprunte son originalité à la charmante touffe de roses qui forme l'escarcelle fleurie représentée par notre gravure. Il est difficile, je crois, de trouver un plus joli moyen de porter sur soi, au bal, un petit mouchoir, un flacon, un carnet, etc. L'armoire se fait en toute espèce de fleurs; elle varie de forme et s'harmonisera à merveille avec toutes les toilettes; aussi peut-on lui prédire un grand succès à la saison des bals. S'adresser à M^{me} Hortense Schweich, 13, faubourg Montmartre.

E. BOUY.



11. TOILETTE DE RÉCEPTION OU DE DINER.



12. COSTUME DE PROMENADE OU DE VOYAGE

bot-
et,
ent
est
ra-
de-
ette
gue
sur
aus-
lon
ont
mal
, et
aris
sied
t-à-
soit
et
rop
for-
an-
foi-
aux
V.
ère
me
la
au
ce-
an-
lie-
pu-
est
été
de
la
ien
me
cu-
que
ous
tte
ut,
le-
ns.
des
le-
sés
st-
en
en
an
fa,
ur
les
es
a-
ux
et
es,
gi-
no
fa-
ils
le-
de
st.
lid
es
ur
ne
es
nd
ar-
ir
le
gl,
er
s,
s-
u-
ls
us
a-
ns
nt
ix
nt
in
sa
us
si
in
s,



1874

G. Goussier

Paris et Valenciennes, imp. Paris

N° 133

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire, à Paris

Parfumeries de la Reine des Abeilles (M^{re} Violet) B^{is} des Capucines Rotonde du G^l Hôtel

Essence de fleurs (modèle déposé) de la M^{re} Hortense Schweich & C^{ie} B. P. Montmartre

con
pou
éch
sur
d'ui
orn
cou
de
hier
gris

COURRIER DE LA MODE

J'ai promis aux jeunes filles de m'occuper d'elles et de leur consacrer un Courrier de modes; je tiens à remplir ma promesse. Mes jeunes lectrices savent par avance que je vais leur recommander d'être simples et modestes, car j'ai déjà dit plusieurs fois ma façon de penser sur la toilette des jeunes filles, et cependant, si elles veulent bien se souvenir, elles comprendront que j'ai souvent répété aussi: Les femmes ne sauraient négliger l'art de paraître gracieuses et élégantes. Du reste, c'est là justement la difficulté à résoudre, accorder aux soins de sa personne juste le temps nécessaire et l'attention suffisante pour obtenir le meilleur résultat, sans permettre à la coquetterie ou à la vanité de prendre la part réservée aux choses sérieuses de la vie, aux devoirs de tous genres qui incombent à la femme.

Je le sais, mademoiselle, vous avez une mère intelligente et tendre qui veille avec une vive sollicitude, aussi bien sur les tendances de votre cœur et de votre esprit que, sur votre développement physique; mais vous pouvez singulièrement l'aider dans sa tâche en vous appliquant à ne pas contrarier ses efforts, pour vous faire belle et bonne, par une négligence excessive ou une mauvaise volonté évidente. Je laisse ici de côté la question d'éducation intellectuelle ou morale; ce n'est pas à cette place qu'elle doit être traitée. Ce Courrier est réservé aux conseils que je dois à nos abonnés sur les mille subtilités de la mode et je reste dans mon cadre.

Donc, vous avez seize ou dix-huit ans, vous êtes prête à faire votre entrée dans le monde et vous demandez comment vous devez vous y prendre pour donner de vous la meilleure opinion possible; ce qui revient à dire que

vous désirez savoir comment une jeune fille bien née, bien élevée doit être habillée, coiffée, etc., etc. Prenons d'abord votre petite personne en elle-même, nous penserons à l'habiller ensuite de notre mieux, et commençons par la tête. Le premier conseil que je me permettrai de vous donner, c'est d'essayer de vous coiffer toujours avec vos cheveux. A votre âge, et à moins d'exceptions bien rares, on en a suffisamment pour trouver un arrangement simple, mille fois préférable, à mon avis, pour une tête de seize ans, aux monstrueux édifices de fausses nattes, de fausses coques, de fausses boucles. Laissez cela à celles qui sont forcées de remédier aux ravages des ans.

Évitez aussi les coiffures trop crépées; employez plutôt de légers, très-légers crêpés, que vous renouvelerez souvent pour qu'ils ne se tassent pas et ne produisent pas un vilain effet (ceci n'est pas porter de faux cheveux), et sur-

tout n'usez pas habituellement d'un fer pour faire onduler vos cheveux de devant; quand on maltraite ainsi sa chevelure en la crépant et en la chauffant à outrance, on n'a plus, à vingt-cinq ans, que des mèches roides et des cheveux éclaircis et raccourcis de moitié.

Des cheveux, je passe au visage. Les soins à donner à la peau sont des plus simples. De l'eau fraîche en abondance, dans laquelle on met quelques gouttes d'une bonne eau de toilette, puis un peu de poudre de riz bien vite essayée avec un linge fin, et c'est tout. Les dents doivent être l'objet de votre attention particulière; il n'y a pas de jolie femme sans des dents bien blanches ou tout au moins bien soignées. Pour cela encore, il y a peu de chose à faire. Quelques gouttes d'un élixir reconnu salutaire dans un verre d'eau tiède. Se gargariser plusieurs fois avec cette eau aromatisée et se frotter les dents extérieurement et intérieurement

pénible, disgracieuse. D'ailleurs, le pied serré dans une botte n'est même pas joli *habillé*. Cela se voit, se devine, et, pour ma part, je ne trouve rien de plus souverainement ridicule qu'une femme ainsi chaussée. Je le répète, c'est surtout quand on est jeune qu'on donne dans ces petits travers, aussi ai-je voulu vous faire toucher du doigt, mademoiselle, les inconvénients graves qui résultent de cette coquetterie mal placée. Le talon Louis XV jouit d'une vogue incontestable. Adoptez-le, si vous voulez, mais à deux conditions expresses. D'abord si vous pouvez vous chauffer chez un excellent cordonnier. Les chaussures à talon Louis XV, bon marché et mal faites, sont affreuses, ne font aucun usage et sont dangereuses, parce que le talon mal placé, fait tourner le pied. C'est une question d'équilibre, et je ne connais, pour ma part, qu'un seul cordonnier à Paris qui l'ait résolue. La seconde condition est d'avoir un pied

ordinaire, c'est-à-dire qui ne soit pas trop fort, et de n'être ni trop grande ni trop forte. Les très-grandes femmes doivent renoncer aux talons Louis XV.

Je n'aime guère le soulier, même couvert, qu'à la campagne ou au bain de mer; cependant cette année le soulier Louis XIV, à boucles noires, est très-bien porté avec des bas de la nuance de la robe. C'est bien là, du reste, une chaussure de jeune fille, et que vous pouvez vous permettre cette année surtout. Songez maintenant aux mains. Quand on a des ongles correctement encloués dans la chair, c'est-à-dire taillés en amande et bien attachés jusqu'au bout des doigts, les soins à leur donner sont des plus simples. Les tailler d'abord avec des ciseaux de forme ovale et non en pointes, comme l'imagine plus d'une jeune fille, de façon à ce qu'ils dépassent seulement les doigts de quelques lignes. Rien n'est laid comme des ongles d'une longueur exagérée, et que je nommerai « des griffes ». Quand les ongles se détachent de la chair plus bas que le bout du doigt, il faut nécessairement les tailler un peu plus longs, car il serait tout aussi laid de voir déborder la chair au-dessus de l'ongle. La lime ne doit servir qu'à égaliser les contours de l'ongle. Les gants doivent être choisis assez grands pour que la main ne soit pas comprimée et ne semble pas comme *roulée* dans un étui de peau; car, en ce cas, elle paraît estropiée. Le meilleur gant d'été est le gant de Suède sans bouton, ou, si l'on veut, le gant Médicis, qui a seulement une petite fente vers le poignet et qui se boutonne par deux boutons, formant ensuite une longue manchette préservant l'avant-bras des atteintes du soleil. Le gant de Suède a un privilège, c'est de laisser à la main toute sa blancheur et sa souplesse; c'est le gant habillé pour jeune fille, et vous pouvez même l'adopter pour les soirées dansantes, s'il est de nuances claires.

Mon sujet m'a entraîné, je le vois, Je remets donc à un prochain Courrier la suite de mes conseils qui, cette fois,



13. TOILETTE EN FAÏLLE, DEUX TONS.

14. TOILETTE DE CAMPAGNE.

MODÈLES DES GRANDS MAGASINS DE LA PAIX, RUES DU QUATRE-SEPTEMBRE, CHOISEUL ET MONSIGNY, PARIS.

avec une brosse douce. Répéter cette opération après chaque repas quand cela est possible, le matin en se levant et le soir en se couchant.

Le corset est un objet indispensable, et si vous voulez conserver jusqu'à un âge avancé une taille élégante, croyez-moi, mettez votre corset en vous levant. Il est bien entendu que votre corset est souple, qu'il maintient la taille sans la gêner en aucune façon, et surtout, *surtout* que vous ne vous serrez nullement.

La coquetterie des pieds est en général fort mal comprise par les jeunes filles; ne tombez pas, vous qui êtes intelligente, dans cette sottise appréciation de l'élégance qui consiste à croire que le plus petit pied est aussi le plus joli; elle mène fatalement à la difformité. Le pied cruellement comprimé perd sa forme primitive et se couvre de rugosités et même de callosités douloureuses qui rendent la marche

porteront sur le genre de *mise* que doit adopter la jeune fille et les détails de toilette qu'il s'y rattache.

MARIE DE SAVERNY.

DE L'ÉDUCATION DANS LA FAMILLE

II

Je n'ai pas la prétention d'avoir, au moyen de quelques phrases jetées sur le papier au courant de ma plume et de ma pensée, converti à mon opinion toutes les mères de famille, et mon raisonnement n'a dû faire aucune impression sur celles qui trouvent la présence de leurs filles gênante pour se livrer à leur amour du monde et des plaisirs. Mais je suis à peu près certaine que mes idées sur l'éducation dans la famille ont trouvé un écho sympathique dans plus d'un cœur maternel.

Combien de mères, en effet, ont le désir de ne pas se séparer des plus chers objets de leur tendresse, et qui croient céder à une nécessité ou faire acte de courage en les envoyant dans une maison d'éducation. Elles ne se sentent pas en elles les moyens, les ressources, pour mener à bien une œuvre aussi capitale, et elles préfèrent s'imposer le plus dur des sacrifices, l'éloignement, pour que leurs enfants puissent recevoir de personnes capables, l'instruction et les talents dont une femme distinguée ne saurait être dépourvue à notre époque.

Que de larmes au départ ! que d'appréhensions toujours ! Certainement les soins de toutes sortes ne manquent pas, mais enfin ces soins sont répartis sur un grand nombre d'enfants, et rien ne saurait remplacer l'œil vigilant de la mère ; enfin, on se résigne, il le faut.

Il le faut, parce que rien n'est plus ardu, plus difficile, pense-t-on, que de faire soi-même l'éducation de sa fille. Il ne s'agit pas en effet seulement de communiquer une certaine somme de savoir ; beaucoup, parmi les mères qui me lisent, sont parfaitement capables d'instruire leur fille, puisqu'elles ont été fort bien élevées elles-mêmes. Mais un très-grand effort de mémoire est néanmoins nécessaire pour retrouver toutes ces choses apprises il y a dix ans peut-être, et on recule devant cet effort qui, en somme, pourrait bien ne pas avoir un résultat complet. En supposant d'ailleurs que la mémoire heureuse et fidèle vienne au secours de la bonne volonté maternelle, quelle est la femme qui, ayant négligé, depuis son mariage, ses études de jeune fille, saura justement où doivent commencer ces études, quelles sont celles qu'il faut mener de front, quelle est la dose de travail qu'il convient d'imposer à l'enfant, suivant son âge, ses aptitudes, son degré de savoir. Voilà autant de difficultés réelles devant lesquelles on se rebute avec juste raison.

Ces difficultés, du reste, sont si vraies, qu'en général même elles ne sont qu'imparfaitement résolues par les personnes les plus instruites et les plus compétentes, et que l'éducation des femmes pèche souvent par le défaut d'ordre et de classement. La confusion dans l'enseignement est une des causes principales de la fugacité de la mémoire ; ce qui est appris sans ordre ne se case pas dans la tête et n'y reste pas, tandis que tout ce qui a été classé, ordonné avec un soin minutieux et raisonné, se fixe après avoir été appris.

Eh bien, nous venons dire à nos abonnées : Il va paraître au mois de septembre prochain une publication hebdomadaire qui comblera cette lacune et donnera aux mères, non-seulement la possibilité d'élever leurs filles chez elles, mais encore l'assurance que cette éducation sera sérieuse, solide et même brillante.

Notre journal d'éducation qui a pour titre : *L'Éducation dans la famille*, et qui est l'œuvre de deux femmes d'un rare savoir, n'est à proprement parler qu'un programme d'éducation. Que ce mot programme n'effraye pas mes lectrices. Je m'en sers pour faire bien comprendre le but de l'œuvre qui est l'indication exacte et minutieuse, le classement intelligent et raisonné de tout ce qu'une femme doit savoir pour être sérieusement instruite, mais ce programme est accompagné des indications les plus précises, des renseignements les plus exacts, des détails les plus précieux qui le dépouillent de l'aridité que semble indiquer ce mot et au moyen desquels la personne qui fait l'éducation de l'enfant en s'aidant de livres indiqués peut, sans effort, sans travail, faire accomplir la tâche prescrite et de la façon qui est indiquée jour par jour. Le journal donne donc le menu des devoirs et des leçons que l'enfant peut faire ou apprendre. Le premier cours, je l'ai déjà dit, commence au jour où l'enfant sait lire et écrire, point de difficulté par conséquent ; on n'a qu'à ouvrir le premier numéro du cours élémentaire et on trouve l'emploi exact de la journée du lundi avec tous les moyens désirables pour accomplir le travail prescrit, puis le lendemain, la journée du mardi, et ainsi de suite toute la semaine. En suivant l'ouvrage sans autre préoccupation que de faire accomplir exactement à l'enfant ce qui est écrit dans le journal, on obtiendra un résultat très-facile à apprécier au bout de quelque temps.

Notre publication répond à tous les besoins et s'adresse à tous les âges. Aussi, pour donner plus de facilités aux mères de famille, nous l'avons divisée en quatre parties, qui

représentent un temps approximatif de neuf années de travail, c'est-à-dire qui renferment tout ce que peuvent apprendre l'enfant et la jeune fille de huit ans, par exemple, à dix-sept ans. Le cours élémentaire réuni comprend à peu près trois années, le cours secondaire trois autres années, le cours supérieur trois années encore. Pour entrer dans un aperçu pratique, je dirai, par exemple, qu'une jeune fille de onze ans doit commencer par le cours secondaire ; une jeune fille de quatorze ans doit prendre le cours supérieur, en admettant, bien entendu, que leurs études aient été commencées dans les conditions ordinaires, et qu'elles soient arrivées au degré d'instruction que possèdent en général les jeunes personnes de cet âge. Du reste, la marche du cours Fabre et Gentilhomme contient une sorte de récapitulation qui se répète et comble ainsi les lacunes qui pourraient se trouver dans les études faites précédemment, d'où il résulte qu'il n'y a nul inconvénient à ne pas avoir commencé par le premier de ces cours.

La publication est hebdomadaire, c'est-à-dire que toutes les semaines on recevra le travail de chaque jour de la semaine et contient, je le répète, tout ce que doit apprendre l'enfant, y compris la musique.

Enseigner la musique de loin semble un problème impossible à résoudre, et je ne prétends pas qu'une personne absolument ignorante en musique, puisse, à l'aide de notre journal, faire de ses élèves des artistes, mais quelle est la femme qui ne joue pas un peu de piano ? Eh bien, avec une science incomplète, on peut, à l'aide de notre journal, faire faire des progrès rapides. Chaque numéro contient l'indication des exercices, des gammes à faire, puis la désignation des morceaux, des études, le nombre même des mesures à déchiffrer, à apprendre sur le cahier, puis par cœur, la façon de poser la main, de faire mouvoir les doigts, le mouvement de chaque page de musique et la façon de la phraser, tout cela dans une échelle ascendante graduée et d'après la méthode si parfaite du grand professeur Marmontel.

Je n'ai pas besoin, je pense, de rien ajouter à ces explications. Elles doivent suffire, ce me semble, à prouver que l'éducation dans la famille vient occuper une place laissée vide jusqu'à ce jour et comble une véritable lacune. Un mot encore. Notre journal n'est pas seulement indispensable aux mères qui veulent elles-mêmes se livrer à l'éducation de leurs filles, il peut aussi être d'une utilité très-grande à celles qui, tout en gardant la haute surveillance, ont auprès d'elles des institutrices. En effet, ces dernières peuvent, sans que leur amour-propre en soit atteint, trouver dans notre brochure une aide journalière bien précieuse. Nous leur offrons une diminution de peine, de travail, nous leur levons un souci dont elles reconnaissent certainement le poids et qui est la préparation du travail du lendemain.

À ce point de vue même, l'*Éducation dans la famille*, en tant que programme d'étude, devient un ouvrage on ne peut plus utile aux maisons d'éducation. Dans les convents les mieux dirigés, les pensionnats les plus recommandables, les classes sont faites par de jeunes sous-maîtresses fort instruites sans doute, mais auxquelles il manque l'expérience, cette science sans laquelle on est exposé à faire fausse route quand on se trouve en face des difficultés qu'offrent à l'institutrice les défauts inhérents à l'enfance. Mais s'il est possible de remettre dans les mains d'une jeune femme intelligente un programme étroit, exact, qui ne laisse rien à l'expérience et qui permette cependant des développements que le savoir personnel de la maîtresse peut donner à ce cadre précis, n'aurons-nous pas rendu un service réel à toutes les maisons d'éducation ? Faire marcher les études dans une voie toute droite, d'après une même méthode, sans qu'aucun changement de professeur puisse avoir une influence, puisque celui qui succède à l'autre suit le même programme, n'est-ce pas là un avantage appréciable ? Il est bon de remarquer en passant que ce programme d'études existe dans les lycées. L'Université a jugé indispensable de régler la marche progressive des études, d'où il résulte que les hommes de notre époque, à la différence près qu'implique naturellement la dose d'intelligence, acquièrent la même somme de science ou à peu près. Il n'en est pas ainsi pour les femmes, soit que l'on considère à tort leur instruction comme chose secondaire, soit qu'on les ait jugées peu aptes à se plier à l'obligation du travail intellectuel. On n'a pas pris cette peine. C'est cet oubli ou cette négligence que nous voulons essayer de réparer en publiant l'œuvre de M^{lles} Fabre et Gentilhomme ayant pour titre : *L'Éducation dans la famille*.

Entrons maintenant dans un détail pratique.

Chaque cours coûtera séparément 12 fr. par an. On pourra s'abonner à un seul cours, ou à deux, à trois cours, ou aux quatre cours réunis. En admettant que l'on commence par le cours élémentaire, on aura acquis en neuf semaines, moyennant 12 fr. par an, un ouvrage complet qui restera dans la famille pour servir à l'éducation des enfants après avoir fait celle des mères. Si, au contraire, on veut posséder l'œuvre entière plus vite ou si on a des filles d'âges très-différents et que les quatre cours soient nécessaires, trois ans suffiront pour réunir et posséder notre programme raisonné et expliqué. Nous recevons dès à présent les adhésions et les abonnements, et nous mettrons avant peu à la

disposition de nos abonnées un numéro spécimen par lequel elles se rendront mieux compte de l'œuvre entreprise. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je me tiens absolument à leur disposition pour répondre à toutes les questions qu'elles croiraient devoir m'adresser à ce sujet.

MARIE DE SAVERNY.

LINDA

(Suite)

Frank et Linda marchèrent pendant environ une heure sans trouver aucune trace de la comtesse. La nuit commençait à étendre son voile sur la forêt. On n'entendait d'autres bruits que les murmures confus et le chuchotement des buissons ; — quelques rares étoiles brillèrent faiblement à travers les interstices des nuées noires. Tout à coup Frank se baissa et ramassa quelque chose. — C'était un gant blanc, un de ceux que la comtesse avait portés ce jour-là. Ils étaient donc à l'endroit qu'ils cherchaient. Rien aux alentours n'annonçait que la foudre fût tombée. La comtesse avait donc été effrayée seulement, et avait pu, une fois revenue de son émotion, se remettre en route.

— Évidemment, ma cousine en a été quitte pour la peur, et c'est elle qui doit être à son tour fort inquiète de vous, ma chère Linda, dit Frank familièrement ; il faut songer à la rassurer et regagner le château au plus vite.

Le ton affectueux de Frank impressionna vivement la jeune institutrice, mais sans la froisser ; n'était-elle pas avec une vieille connaissance ?

La pluie, qui était survenue enfin, tombait avec violence, rendant les chemins impraticables. Linda, rassurée sur le sort de la comtesse, commença à sentir la fatigue ; sa marche était pénible, et elle s'appuyait lourdement sur le bras de son compagnon.

— Si vous étiez encore la petite Linda d'autrefois, lui dit celui-ci, je vous porterais volontiers.

Ces mots, prononcés avec tendresse, causèrent un certain embarras à la jeune fille, qui resta silencieuse, les yeux baissés.

Frank comprit qu'il lui avait déplu. À ce moment, les aboiements d'un chien se firent entendre pour la seconde fois.

— Voici qui nous annonce la présence d'êtres animés, reprit-il, et j'aperçois à travers les arbres une lumière ; allons, courage !

La jeune fille avait en effet besoin d'être encouragée, car elle pouvait à peine porter les plis de son amazone qu'elle retenait dans sa main.

Pendant leur course à la recherche de la comtesse, Frank n'avait cessé de contempler Linda, tout émerveillé de la transformation qui s'était opérée en elle depuis le jour où il l'avait rencontrée dans le jardin de M. Pin.

Il ne lui restait de la petite quakeresse que le charme et la grâce ; elle était devenue une élégante demoiselle. L'habit de cheval qu'elle portait mettait en relief les trésors de beauté cachés sous le sévère costume qu'elle avait adopté pendant plusieurs années.

Tout en admirant les perfections de la jeune amazone, Frank s'était senti pris d'un vif désir de connaître le secret de cette existence si jeune et déjà si tourmentée.

Guidés par la lumière qu'ils avaient aperçue, Frank et sa compagne arrivèrent enfin à un pauvre cottage caché dans le taillis. C'était une misérableasure en fort mauvais état : des giroflées sauvages avaient pris racine dans les murs crevassés qui semblaient prêts à s'effondrer sous le maigre poids d'un toit de chaume. Une seule ouverture, servant à la fois de fenêtre et de cheminée, laissait échapper un filet de fumée.

Un jeune chien, celui sans doute dont les aboiements étaient venus leur indiquer la proximité d'une habitation, vint en bondissant accueillir les voyageurs et leur lécher les mains.

— Voilà qui est d'un bon augure, dit Frank en frappant à la porte.

Personne ne répondit, mais la porte céda sous la pression. Frank et Linda entrèrent.

Un triste spectacle s'offrit alors à leurs yeux. Une femme d'un grand âge était accroupie sur un pavé au milieu de la pièce sans meubles ; ses mains, longues et décharnées, étalées au-dessus d'un pauvre feu de tourbe, se crispèrent, agitées par des mouvements convulsifs ; elle était enveloppée dans un vieux manteau de drap rouge dont les trous laissaient paraître, par places, des vêtements sordides ; sa chevelure, très-épaisse, d'un blanc d'argent, tombait en désordre autour de sa figure et lui donnait une expression sauvage ; elle parlait toute seule.

Le bruit que fit Frank en entr'ouvrant la porte n'interrompit pas son monologue.

— Ah ! elle se croit la comtesse ! disait-elle. Belle comtesse, ma foi !... Elle m'a chassée, l'orgueilleuse, quand je venais lui dire la vérité, pour la servir... Elle dort le mari m'a pris mon enfant !... Ah ! la sottise ! elle aime donc mieux

que je me venge!... Eh bien, nous verrons!... Dans trois mois, mon gars aura fini son temps... Je lui dirai tout, à lui, et il saura bien en tirer profit ou nous venger!... Lady Ansdale, vous tremblez pour votre fils!... Maudit soit le fils de lord Ansdale, qui m'a pris mon enfant!... Ah! si je savais où est la petite!... Voilà ce qu'il faudrait savoir... Comme on ritait alors!...

Et la misérable poussa un éclat de rire strident qui fit reculer Linda et Frank, arrêtés stupéfaits à l'écouter.

— Sortons, dit Linda, très effrayée; elle est folle!
— Attendez, reprit Frank; laissez-moi lui parler; elle pourra peut-être nous dire notre chemin. — Ma brave femme...

— Quoi? qu'y a-t-il? s'écria la vieille, sortant tout à coup de sa rêverie. Et, portant vivement la main à sa poitrine, elle ajouta avec animation: — Je ne les ai plus!... ils sont brûlés!...

Sans faire attention à ces paroles, qu'il prenait pour la suite des divagations auxquelles il venait d'assister, Frank continua:

— Nous nous sommes perdus dans les bois, et nous vous demandons l'hospitalité pour laisser passer l'orage.

— Et moi, dit-elle d'un ton farouche, si j'entraîrais chez vous en pareil cas, me donneriez-vous l'hospitalité? Voilà bien les riches! ils s'installent chez le pauvre monde sans dire gare, et quand les malheureux se présentent sur leur seuil, ils lui ferment la porte au nez. Je ne veux pas, moi, que vous restiez ici.

— Partons, dit Linda très-effrayée, en voyant que Frank perdait patience; elle me fait peur et j'ai besoin de respirer.

La vieille, en l'entendant, avait fixé sur elle ses yeux gris et pénétrants. Tout à coup elle se leva avec une vivacité étrange pour son âge, et approchant de la figure de Linda la chandelle qui éclairait cette scène:

— Qui êtes-vous? dit-elle.

— Je suis l'institutrice du fils de la comtesse d'Ansdale.

— L'institutrice du fils de la comtesse d'Ansdale, reprit la vieille en pesant chaque mot et en examinant la jeune fille d'un air de profonde attention. — Et que faites-vous à cette heure dans les bois avec un jeune homme?

— Allons, assez, Linda, dit Frank en voyant la rougeur de la jeune fille. Vous n'avez pas envie, je suppose, de rendre compte de vos actions à cette vieille sorcière? Tenez, ajouta-t-il en présentant un shilling à la folle, vous devez aimer le gin, cet argent vous en procurera une certaine quantité. Dites-moi en échange si nous sommes loin du château d'Ansdale?

— A une petite demi-heure de marche, répondit la vieille, que ce don calma subitement. C'est tout droit par la grande route que vous trouverez à votre gauche en sortant du sentier.

— Sainte mère de Dieu, s'écria-t-elle quand ses hôtes eurent disparu, c'est Linda!

— Cette femme m'a fait une terrible impression, dit Linda à Frank dès qu'ils furent sortis. Sa vue m'a bouleversée; je ne sais quels mauvais souvenirs elle peut me rappeler; il me semble que j'ai dû la voir quelque part.

— Il n'y a rien d'étonnant à ce que cette affreuse sorcière vous ait effrayés, Linda, lui répondit Frank; mais où pourriez-vous l'avoir vue, que pourrait-il y avoir de commun entre une créature comme elle et vous? Oubliez cette apparition néfaste, elle n'est point faite pour troubler une âme comme la vôtre.

A ce moment, un bruit confus de grelots se fit entendre.

— C'est la voiture de la comtesse! s'écria Linda. Je reconnais les grelots des chevaux; elle aura envoyé au-devant de nous.

Cet incident, changeant le cours des idées tristes de Linda, arrêta son esprit dans le retour vers le passé que la rencontre de cette vieille femme avait suscité en elle. Cependant cette singulière apparition devait la préoccuper encore. Dans la repoussante folle qui l'avait tant effrayée, Linda crut vaguement reconnaître la vieille voleuse irlandaise qui s'était emparée d'elle au lit de mort de sa mère; et, sans les événements que nous allons avoir à raconter, elle eût certainement cherché à la revoir pour obtenir de cette femme le secret de sa naissance, qu'elle ne devait pas ignorer.

VI

Linda ne s'était pas trompée: un équipage attelé à la Daumont arrivait en effet par la route du côté de Ballycastle. Le postillon, dès qu'il aperçut nos deux voyageurs, s'arrêta et leur dit en peu de mots que sa maîtresse, en rentrant au château, lui avait donné l'ordre d'aller à la rencontre de celui qu'elle attendait.

La jeune fille, impatiente de se retrouver avec la comtesse pour apprendre d'elle-même qu'elle n'avait pas trop souffert des effets de l'orage, s'empressa de monter en voiture. Frank, moins ému, avait pris place à ses côtés; il ne parlait plus et semblait plongé dans une profonde méditation. Il n'éprouvait, en effet, aucune joie de revoir sa cousine; l'institutrice était, à son insu, en possession de son âme. Le bruit que fit la grande grille d'entrée en tournant sur ses gonds pour laisser entrer l'équipage le fit sortir de sa rêverie.

— Est-ce que nous sommes arrivés déjà? dit-il.

— Pas encore, répondit Linda. C'est l'entrée du parc seulement; dans quelques minutes nous serons devant le château.

La voiture parcourait une allée de peupliers d'une taille gigantesque qui conduisait en droite ligne au manoir, qu'on pouvait à peine apercevoir, la nuit étant assez sombre.

Le silence de la nuit était troublé par les cris d'une multitude de corneilles se sauvant en toute direction, troublées par le bruit inusité des grelots à cette heure avancée de la nuit.

La comtesse, avertie de l'entrée de la voiture dans le parc par la cloche de la loge du concierge, l'attendait sur le péristyle; elle éprouva un grand étonnement en voyant les deux jeunes gens ensemble. Frank, en l'apercevant de loin, serra avec émotion la main de Linda.

— Je n'oublierai jamais, dit-il rapidement, cette soirée; elle m'a appris à connaître le vrai bonheur.

Le domestique, qui se précipitait pour baisser le marche-pied, évita à la jeune fille l'embarras d'une réponse.

— Eh! mon Dieu, miss Pim, dit la comtesse d'un ton glacial, dans quel état vous voici! D'où venez-vous donc à une pareille heure?

— Nous avons fait beaucoup de chemin, ma chère Lucy, répondit Frank en serrant la main de sa fiancée. Nos aventures sont fort émouvantes, je vous assure, et très-dignes d'être racontées; demandez à Linda si j'exagère.

La pauvre Linda pâlit, s'entendant traiter si familièrement.

Qu'allait penser la comtesse, et comment lui dire pour quels motifs elle lui avait toujours laissé ignorer qu'elle connût son fiancé, assez intimement même, s'il fallait en juger par l'expression amicale des paroles qu'il venait de prononcer?

— Il faut effectivement, reprit la comtesse avec une certaine aigreur, que vos aventures aient été très-extraordinaires, pour qu'elles aient fait sortir miss Pim de sa manière d'être habituelle, qui était celle d'une jeune fille bien élevée, et pour qu'elle vous permette, mon cousin, de vous montrer si familier après quelques heures de connaissance.

— Mais, ma chère Lucy, dit le jeune homme en riant de bon cœur, je la connais depuis un temps infini.

— En vérité, dit la comtesse rouge de colère, vous avez au moins la qualité de la franchise, vous.

Mademoiselle, ajouta-t-elle en se tournant vers Linda qui, dominée par une timidité insurmontable, se tenait debout devant elle les yeux remplis de larmes, je ne comprends pas que vous puissiez conserver une tenue pareille; vous ne vous doutez probablement pas que vos cheveux flottent sur votre dos et que vous avez l'air d'une folle. Retirez-vous dans votre chambre.

— Oh! madame, dit Linda en sanglotant, comment pouvez-vous me traiter de la sorte? Vous venez, en un instant, de détruire tout le bien que vous m'avez fait depuis deux ans!

— Cela suffit, mademoiselle; vous voudrez bien, n'est-ce pas, attendre mes ordres dans votre appartement.

Linda s'était retirée en courant presque, et, folle de douleur, elle s'était enfermée dans sa chambre. Personne, hélas! ne devait venir la consoler. Une institutrice est isolée dans la maison de ses maîtres, et elle n'a guère à attendre de sympathies des domestiques, toujours jaloux de sa situation.

Frank avait été stupéfait de cette scène; mais les plus strictes convenances ne lui permettaient pas d'y prendre un rôle, quel que fût, d'ailleurs, son droit de répondre à sa vindicative fiancée pour ce qui le touchait personnellement. Ce fut pendant le souper qu'il entreprit, non sans avoir à faire sur lui-même un violent effort, d'expliquer à lady Ansdale la raison de sa familiarité avec Linda. Il lui raconta comment, deux fois en sa vie, il avait rencontré l'orpheline, et, ignorant que Linda avait cru devoir cacher son origine à la comtesse, il lui dit l'histoire du violon brisé et sa rencontre, huit ans plus tard, avec l'héroïne chez M. Pim.

Lady Ansdale, qui croyait Linda la fille du bon quaker, éprouva à ce récit une impression toute différente de celle que son fiancé avait cru faire naître.

— Eh bien, vous le voyez, mon cher Frank, dit-elle, votre héroïne n'est qu'une aventurière; sans cela aurait-elle caché ainsi son enfance? Pourquoi ne m'en a-t-elle rien dit? Pourquoi m'a-t-elle laissé croire qu'elle était quelque fille honnête et pauvre, tandis qu'elle n'était qu'une coureuse de rues. Elle avait ses raisons sans doute pour me cacher une pareille existence. Et moi qui lui ai confié l'éducation de mon fils! Ah! vous placez bien votre intérêt, mon cousin!

En vain Frank voulut-il répliquer que le mieux et le plus simple était d'interroger Linda elle-même, que certainement elle donnerait tous les renseignements désirables, et qu'elle ne manquerait pas d'expliquer le silence qu'elle avait gardé sur son enfance. En vain ajouta-t-il que sa cousine avait été tout aussi entraînée vers l'orpheline que lui-même, puisqu'elle l'avait prise sans aucune référence.

Lady Ansdale ne voulut rien entendre; cette jeune fille

qu'elle avait aimée jusque-là était une aventurière, une effrontée menteuse; qui sait? une coquine affiliée peut-être à des misérables pour faire un jour quelque mauvais coup.

Au fond, ce qui dictait à la comtesse ces paroles haineuses, c'était la jalousie, plus que la colère ou l'inquiétude à propos de ce qu'elle appelait la dissimulation de Linda. Elle sentait en son fiancé un intérêt beaucoup trop vif pour cette orpheline dont la beauté venait de lui apparaître tout à coup menaçante à elle-même à côté de sa propre beauté.

Frank, qui subissait de son côté, à son insu, bâtons-nous de le dire, car c'était une nature honnête, l'influence d'un amour naissant et pour ainsi dire involontaire pour Linda, fut révolté de la dureté et de la sécheresse de cœur de la comtesse.

Les deux fiancés se quittèrent donc avec une froideur réciproque presque aussitôt après le repas, Frank invoquant la fatigue que devait ressentir non moins que lui la comtesse après cette journée d'émotion.

Quant à Linda, affolée par le malheur qui venait de fondre sur sa tête au moment où elle se trouvait si heureuse avec celle qu'elle se plaisait à nommer sa bienfaitrice, elle n'avait pu, une fois dans sa chambre, se rendre maîtresse d'elle-même. Sous l'obsession de sa douleur, elle s'était mise à la fenêtre, regardant follement courir les nuages noirs dans le ciel orageux, pendant que dans sa pauvre tête tourbillonnaient les plus sombres pensées. Toutes les scènes si variées de sa jeune existence défilaient devant sa pensée; elle se vit jouant du violon devant les petits enfants, puis au lit de mort de sa mère, puis sous la domination de la mégère irlandaise. Sa pensée se reposait ensuite doucement sur le souvenir de l'heureuse existence qu'elle avait menée à Myrtle-Lodge, pour revenir pleine d'angoisse à sa position actuelle. Et l'image de Frank, tour à tour petit enfant volontaire et jeune homme bienveillant et poli, traversait toutes ces scènes évoquées par son imagination malade.

La nuit se passa ainsi, et le soleil levant retrouva la jeune fille à sa fenêtre, dans ses vêtements mouillés qu'elle n'avait pas songé à quitter.

Un domestique envoyé par lady Ansdale pour appeler la pauvre institutrice, vers l'heure du déjeuner, la trouva frissonnante et presque sans connaissance, étendue sur le sol.

Frank et sa cousine étaient à table quand on vint leur apprendre cette nouvelle.

Frank ne put retenir un cri de douleuruse surprise.

— Mon Dieu, mon cousin, n'allez pas vous trouver mal à votre tour. En vérité, vous êtes devenu bien facile à émouvoir. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que Miss Linda soit malade? Qu'on aille chercher un médecin, ajouta-t-elle en se tournant vers le domestique.

Le repas fut morne. Frank, qui ne voyait pas la passion jalouse de sa cousine, ne pouvait comprendre tant de dureté.

Le médecin appelé déclara que l'institutrice était atteinte d'une fluxion de poitrine compliquée d'une fièvre cérébrale, et que sa vie était gravement en danger.

Lady Ansdale reçut cette nouvelle avec la plus froide indifférence. Frank fut vivement frappé de ce manque de cœur; il avait peine à comprendre un tel changement de la part de sa fiancée vis-à-vis de cette orpheline dont elle avait parlé avec tant d'affection dans toutes ses lettres.

La jalousie seule ne suffisait pas à expliquer une froideur aussi inhumaine. Quels motifs si graves d'ailleurs avaient-ils donnés, lui et la jeune institutrice, à cette jalousie? La pauvre Linda surtout, de quelle légèreté s'était-elle rendue coupable?

Une fois sur cette voie, Frank se prit à songer à l'avenir qui l'attendait avec une femme aussi vindicative; il trouva que ce n'était pas la compagnie qu'il lui fallait, et, peu à peu, l'amour qu'il avait pu ressentir pour sa cousine fit place dans son cœur à l'intérêt croissant que lui inspirait le malheur immérité de la jeune orpheline.

Les relations entre M. Heantley et sa cousine devinrent difficiles; la froideur glaciale avec laquelle la comtesse accueillait chaque jour les marques d'intérêt et l'inquiétude de son cousin pour la malade, rendait la situation des deux fiancés de plus en plus intolérable.

Frank, tout au souci que lui causait la maladie de Linda, dont l'état s'aggravait chaque jour, se sentait indigné de la cruelle indifférence de sa cousine; et celle-ci, dominée par sa jalousie, ne voyait pas qu'elle s'allénait de plus en plus le cœur qu'elle voyait avec tant de rage se détacher d'elle.

Le propre des passions est d'aveugler ceux qui s'y abandonnent, et qui deviennent ainsi les premiers artisans de leur malheur.

Depuis la maladie de Linda, les deux fiancés, sous l'impression de leurs sentiments respectifs, menaient dans un château d'Ansdale une existence assez triste. La comtesse cédait volontiers recherché son cousin, mais comme celui-ci semblait fuir toute occasion de rester avec elle en tête-à-tête, elle laissait à Frank toute sa liberté, redoutant une explication qui pouvait amener une rupture.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

